

Chronique de Patrick Ottaviani - décembre 2011



***La condition humaine* - André Malraux - éditions Gallimard 1933 édité en folio.**

L'auteur n'a que 32 ans quand il reçoit le prix Goncourt pour *la Condition humaine*. Il est déjà âgé l'auteur de *Les Conquérants* - 1928 - *La voix Royale* - 1930... Quelle maturité d'esprit à un si jeune! Quelle force d'écriture déjà! Et que d'interrogations pour trouver son chemin à travers doutes et incertitudes.

Le roman

Shanghai, nuit du 21 mars 1927

Tchen s'introduit dans la chambre d'un hôtel. Il y tue un trafiquant d'armes endormi et lui dérobe un document relatif à la livraison de pistolets. Puis il rejoint dans un magasin pouilleux ses amis révolutionnaires Hemmelrich, Lou-You-Shuen, Katow et Kyo Gisors.

Ainsi débute *La Condition humaine*

L'histoire est celle d'une insurrection en Chine dans la première moitié du XXème siècle. Le Comité central du parti communiste chinois charge le jeune chef révolutionnaire Kyo de coordonner les forces insurrectionnelles qui doivent s'opposer à Chang-Kai-Shek en marche vers Shanghai.

Dans un pays de 400 millions d'âmes, écartelé entre colonialisme, confucianisme et marxisme, Kyo prépare le soulèvement des quartiers de la grande ville chinoise. Il forme comme il peut à la guerre urbaine, « le peuple de l'ulcère, de la scoliose et de la famine. »

Dès les premières pages, quelques destins vont se dessiner sur cette toile de fond

Celui du solitaire Tchen, terroriste mystique, « obsédé résolu dans le monde de la décision et de la mort ». Alors qu'il était enfant, ses parents ont été tués dans un pillage. Il a été recueilli par Gisors le père de Kyo. Il nourrit sa solitude de haine et d'héroïsme et « veut faire du terrorisme une espèce de religion ». Tel un kamikaze, il se jette avec sa bombe sous l'auto supposée de Chang-Kai-Shek.

Autre personnage, Gisors, père spirituel de Tchen. C'est de sociologie à l'université. Il fait figure de sage auquel on vient sa solitude dépressive est compensée par l'opium où il rejoint « faire d'une âme s'il n'y a ni Dieu ni Christ ! »

Autre destin est celui de Katow. Après son retour de Sibérie il devient un ouvrier d'usine rongé de haine, avant de rejoindre l'amour dévotieux que lui voue une petite ouvrière ne lui suffira



te, ex-professeur
passé par la mort,
« unité », car « que

médecine brisées,
révolutionnaires.

Il y a aussi Hemmelrich qui rejoint les insurgés après que sa femme et son fils, atteint de mastoïdite, aient été « nettoyés à la grenade » dans sa boutique. Autre personnage pittoresque, celui du baron de Clappique. Aristocrate ruiné, mythomane et « bouffon » du *Black-Cat*, une boîte de nuit Shanghaienne.

Quant au cynique Ferral, président du consortium Franco-Asiatique, obsédé par « le corps des femmes à prendre », il est plaqué par son amante Valérie... et « aucune chair ne le délivrera de l'orgueil sexuel bafoué qui le ravageait ».

En quelques journées, 21 mars, 22 mars, 29 mars... on suit l'évolution de ces personnages dans une ville en plein chaos. Au final, l'insurrection communiste sera matée dans le sang par l'armée de Chang-Kai-Shek. Les prisonniers seront torturés, fusillés, et les plus dangereux brûlés vifs dans la chaudière d'une locomotive.

Dans cette fiction, très proche d'événements vécus par André Malraux, on trouve récurrent chez tous les protagonistes, une fascination pour les idées comme pour la mort. Aucune lueur

d'espoir ne filtre dans les rues de Shanghai où la nuit, les éphémères, ces insectes qui ne vivent qu'un jour ou deux, bruissent autour des lampadaires.

Sous un autre angle, il y a du côté des concessions européennes l'angoisse des coloniaux face au mouvement révolutionnaire. On recherche les alliances, afin que la construction des Chemins de fer chinois « promis à la France par des traités » ne tombe à l'eau ou que le monde des groupes financiers ne dévisse. Ce qui serait la fin du capitalisme colonialiste en ces régions exotiques à « l'odeur de camphre. »

Ecrit à l'époque du Gouvernement Général de l'Indochine, *La Condition humaine* est un roman où palpité le sentiment fondamental de l'existence. En un rythme souvent lyrique, voire exalté, André Malraux nous donne à lire notre rapport à la précarité, à la solitude et à la mort.

Et si l'on transpose le contexte chinois des années 1930 en notre époque angoissée des portables, de l'Internet et des antidépresseurs, on s'aperçoit que les progrès scientifiques, même s'ils ont amélioré la communication entre les hommes, n'ont pas changé grand-chose aux fondamentaux existentiels : Qui suis-je, au fond? Où vais-je ? Avec qui ? Et pourquoi

Ce brillant prix Goncourt 1933 pose question. Il est tout à fait contemporain

Ainsi commence le livre...

Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire ? Frapperait-il au travers ? L'angoisse lui tordait l'estomac ; il connaissait sa propre fermeté, mais n'était capable en cet instant que d'y songer avec hébétude, fasciné par ce tas de mousseline blanche qui tombait du plafond sur un corps moins visible qu'une ombre, et d'où sortait seulement ce pied à demi incliné par le sommeil, vivant quand même – de la chair d'homme. La seule lumière venait du building voisin : un grand rectangle d'électricité pâle, coupé par les barreaux de la fenêtre dont l'un rayait le lit juste au-dessous du pied comme pour en accentuer le volume et la vie. Quatre ou cinq klaxons grincèrent à la fois. Découvert ? Combattre, combattre des ennemis qui se défendent, des ennemis éveillés !

La vague de vacarme retomba : quelque embarras de voitures (il y avait encore des embarras de voitures, là-bas, dans le monde des hommes...). Il se retrouva en face de la tache molle de la mousseline et du rectangle de lumière, immobiles dans cette nuit où le temps n'existait plus.

Il se répétait que cet homme devait mourir. Bêtement : car il savait qu'il le tuerait. Pris ou non, exécuté ou non, peu importait. Rien n'existait que ce pied, cet homme qu'il devait frapper sans qu'il se défendît, - car, s'il se défendait, il appellerait.

Patrick Ottaviani - décembre 2011